

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

3me année, No 147 — Samedi, 26 février 1887  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



LA GUERRE AU BURMAH. — AVANT-GARDE D'UNE COLONNE ANGLAISE ATTAQUANT UN VILLAGE OCCUPÉ PAR L'ENNEMI

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 26 février 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—En ravissant, par Reine.—Poésie : Le faubourg St-Roch, par J. B. Caouette. La mère du missionnaire.—Le dévouement.—Nos gravures.—Nos primes.—Le jeu de billard.—Comment s'habiller.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Jean-Jeudi.—Fumisterie.

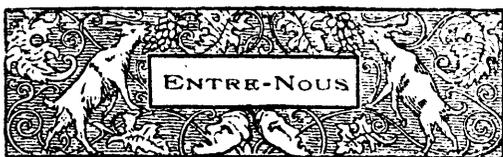
GRAVURES : La guerre au Burmah. — Avant-garde d'une colonne anglaise attaquant l'ennemi.—La proie disputée.—La vieille diligence canadienne allant de Montréal à La Prairie.—Le départ des missionnaires.—Deux toilettes.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES . . . . . \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



AUJOURD'HUI, le commencement de ma causerie ira tout seul. Au moment des élections, dont je ne connais pas encore le résultat, il est tout naturel que je vous parle d'un candidat ; c'est un sujet essentiellement d'actualité, et comme je n'ai que du bien à dire de l'homme en question, je crois pouvoir me risquer à faire un peu de politique — bien inoffensive — comme vous allez en juger.

Ce candidat fait-il parti des élus ? je l'ignore, mais j'ai de bonnes raisons pour croire qu'après avoir été vaincu dans maintes luttes, il a enfin obtenu la récompense suprême.

Celui qui a brigué tant de fois les suffrages de ses "libres et intelligents électeurs" n'a jamais appartenu à aucun parti politique ; jaloux de sa liberté d'action, il s'est tenu à l'écart de tout ce qui aurait pu devenir une entrave à son indépendance ; jouissant d'une fortune qui lui permettait de ne pas avoir recours à la caisse d'un comité central, il a toujours fait ses élections tout seul et sans le moindre agent ; il n'a jamais acheté aucun vote, rien promis à la femme d'un électeur et, différent en cela aussi de tous les hommes qui s'occupent de politique, n'a jamais fait espérer à ses électeurs "plus de beurre que de pain," comme disent les malins.

Jamais on ne l'a vu faire planter des jalons, pour indiquer le tracé d'un chemin de fer imaginaire, et il s'est toujours bien gardé d'insinuer que le gouvernement ferait construire des ponts sur la longueur des rivières et des brises-glaces sur les grandes routes.

Et cependant, chaque élection lui a coûté au bas mot plus de six mille piastres !

Il inondait le pays d'affiches contenant sa profession de foi.

\*\*\* Ce candidat, élu ou non, n'en restera pas moins un type étrange.

Excellent homme, bien élevé, généreux, ce singulier aspirant député poussait même la bonté à l'extrême et, pour vous en donner une idée, figurez-vous qu'à l'encontre de ses voisins, il ne plantait pas ses arbres fruitiers en dedans des murs de sa propriété, mais bien en dehors, "afin, disait-il, que les passants altérés puissent apaiser leur soif."

Un fou ! allez-vous dire.

Pardon ! c'est un bien grand mot que l'on emploie

trop souvent à tort, et je crois qu'il vaudrait mieux dire, comme un écrivain qui a eu des rapports avec lui, qu'il avait des "culs de sac dans le cerveau."

Ce brave homme a-toujours, a-t-il dit plus d'une fois, et je vous répons d'arriver à faire naître l'en-tente la plus parfaite qu'on puisse rêver entre les riches et les pauvres, entre patrons et ouvriers, entre gendres et belles-mères."

\*\*\* Comme je vois que vous cherchez en vain le nom de ce citoyen phénomène, je vais vous le dire.

C'est Adolphe Bertron, *candidat humain*, récemment décédé à Paris.

Pendant trente ans ce brave citoyen s'est présenté à toutes les élections qui ont eu lieu en France et, bien que souvent il ne lui est arrivé de n'avoir qu'une voix, la sienne, il a eu le plaisir de constater pendant les dernières années de sa vie qu'il avait réussi à obtenir jusqu'à dix suffrages.

Voici comment s'exprime Grimsel, dans le *Gil Blas*, en parlant de lui :

La démençe politique s'était emparée de lui à la suite d'une fluxion de poitrine qui, d'ailleurs, l'a conduit jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Il m'a raconté un jour avec le plus grand sang-froid que tous ses malheurs venaient de ce que ses deux poumons ne pouvaient pas vivre ensemble. Le poumon de droite était bonapartiste et celui de gauche était républicain. En vain, il essayait de les mettre d'accord et leur tenait ce raisonnement plein de sens : "Puisque vous êtes destinés à passer votre existence côte à côte, tachez de vous faire des concessions mutuelles."

Rien n'y faisait. Ces deux inscibles poumons en arrivaient quelquefois à se battre comme des chiffonniers, ce qui lui causait des déchirements intolérables. Et il terminait son récit par ces mots empreints d'une résignation touchante : "Le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme, c'est d'avoir deux poumons qui n'ont pas les mêmes opinions politiques et sociales."

Somme toute, c'était, je le répète, un très brave homme, qui est mort dans les sentiments les plus religieux, et j'espère qu'enfin il a pu prendre place maintenant parmi les élus, que les Américains nomment, avec raison, "la majorité."

\*\*\* Cette théorie de l'antagonisme des poumons a peut-être du vrai et, en y réfléchissant bien, je trouve qu'elle explique parfaitement les volte-face de certains hommes politiques de notre pays. X... était des plus ardents il y a quinze mois, aujourd'hui il est d'une tiédeur étrange.

Comment en un ploub vil l'or pur s'est-il changé ?

Mais c'est bien simple, question de poumons !

Quand X... a prononcé son discours au Champ-de-Mars, c'était le poumon gauche, côté du cœur, qui était le plus fort, aujourd'hui l'autre, le côté droit, prend sa revanche.

C'est clair comme du crystal de roche, et X... n'est nullement responsable de ce que vous appelez sa volte-face.

Je sais bien que beaucoup de mes lecteurs n'en croiront pas un traitre mot, mais enfin c'est un système.

Voyez donc comme on pourrait l'appliquer avec fruit dans la vie privée.

A... rentre chez lui ; il est d'une humeur charmante ; hier il voulait jeter la maison par la fenêtre.

—Enfin, mon cher ami, lui dit sa femme en l'embrassant, tu es redevenu bon ; mais, explique-moi donc pourquoi tu étais si méchant hier ?

—Eh ! ma toute belle, c'est ce satané poumon droit qui avait le dessus, aujourd'hui c'est l'autre, le bon.

—Ce cher petit poumon gauche ! c'est là, hein ?

oui, je sens ton cœur qui bat, mais qui bat.....

—Chut ! nous parlerons de ça tantôt !

Oh, vous avez beau dire, la théorie des poumons a son bon côté !

\*\*\* J'ai encore quelque chose à vous dire à propos d'élections. Ce ne sera pas long, on pourrait m'accuser de me mêler ici de ce qui ne me regarde pas.

Vous n'ignorez pas que nous avons une loi électorale très sévère, si sévère même que toute élection contestée est généralement une élection annulée ; eh bien ! je voudrais compléter la législation sur ce point, par l'addition d'un tout petit amendement ainsi conçu :

Article unique.—La formation de tout comité

électoral est formellement interdite, sous peine de privation de droits civiques pendant vingt ans, applicable au candidat qui aura autorisé telle formation de comité.

Vous ne saisissez peut-être pas immédiatement l'apropos de cette nouvelle loi. Il existe cependant.

Ouvrir un comité est souvent faire œuvre de corruption, corruption déguisée, si vous voulez, mais qui n'en existe pas moins.

Un candidat sait que John Smith a beaucoup d'influence dans son quartier et qu'il l'emploiera contre lui, mais on lui apprend qu'il a besoin d'argent et que cinquante ou cent piastres lui seraient très utiles pour le tirer de sa gêne.

—Louez la moitié de son magasin, dit le futur député, donnez-lui cent piastres, cent-cinquante, s'il le faut, mais louez ; et il ajoute tout bas : "Il sera gelé, le plus qu'il pourra faire, sera de rester coi."

Et en effet John Smith est gelé !

Il arrive aussi que l'on emploie dans un comité des électeurs indécis, tièdes, mais qui peuvent devenir des adversaires ; on les paie grassement pour venir tous les soirs fumer au comité et, il est évident que ces braves gens feraient preuve d'indélicatesse s'ils ne votaient pas pour celui qui rémunère si bien leurs services.

\*\*\* Si l'hôtelier voisin est également un tiède— chose peu probable, car d'ordinaire les propriétaires d'établissements licenciés sont chauds—on va chez lui, on prend l'absinthe deux ou trois fois par jour, on le gêle.

Il en est de même des cochers dont on peut avoir besoin avant l'élection.

Tout cela est l'œuvre du comité, et il en coûte cher.

Donc, au nom de la morale et de l'économie, la suppression des comités serait chose très utile.

Les candidats devraient faire leur élection seuls, sans aucun secours de nature quelconque, sans orateurs, sans comités, sans agents et... sans argent.

J'irai même plus loin, je propose qu'aussitôt la date des élections fixée, on mette les candidats dans une maison de santé ou ailleurs, et qu'on les garde là, sans aucune communication avec le monde extérieur, jusqu'au lendemain de la votation.

Cette retraite forcée ferait certainement du bien à quelques-uns d'entre eux, et celui qui emporterait le mandat de député serait vraiment l' élu du peuple.

Si nos législateurs ont besoin d'autres renseignements ou de nouveaux arguments, je me tiens à leur disposition et me ferai un véritable plaisir de les éclairer.

Ces mesures devraient s'appliquer aux élections municipales, mais nul ne pourrait être candidat échevin, avant d'avoir atteint, ce que j'appellerai : *l'âge de probité*.

Si cette dernière condition avait été exigée à New-York, le pénitencier des Tombs aurait actuellement moins de pensionnaires.

\*\*\* Des échevins de New-York aux forçats, la transition est facile.

Il vient de paraître en France un ouvrage intitulé : *Le monde des Prisons*, par M. l'abbé Moreau, ex-aunônier des maisons centrales, ouvrage qui a beaucoup attiré l'attention publique.

L'auteur connaît son sujet et on trouve dans son livre plus d'une remarque que l'on peut étudier avec fruit ailleurs qu'en pays de France.

M. l'abbé Moreau semble ne pas avoir en haute estime le personnel administratif, puisqu'il n'hésite pas à affirmer que c'est en grande partie le choix de ce personnel qui vicie les prisonniers et les amène à la récidive.

Voici une réflexion qui a un bien grand caractère de gravité, et il y aurait peut-être lieu d'examiner si elle peut s'appliquer chez nous.

Les juges et magistrats de police auront là un sujet de méditation à approfondir.

M. Moreau n'hésite pas un seul instant à condamner le travail en commun et à recommander l'adoption du système cellulaire appliqué dans toute sa vigueur.

"La cellule pour tous, dit-il, la cellule ; ce supplice horrible agira plus énergiquement que quoi que ce soit. Les voleurs susceptibles d'un retour au

bien s'amenderont ; les autres mourront ou deviendront fous. Faudra-t-il les pleurer ? »

La mesure est dure, mais je le répète, M. l'abbé Moreau parle avec connaissance de cause, il a passé trente ans de sa vie dans une fréquentation constante des criminels endurcis et son opinion a certes un grand poids.

Ceci du reste est si vrai, que le gouvernement français a ordonné une enquête, mais une enquête sérieuse (on ne badine pas là-bas, paraît-il, en pareille matière), afin de constater les réformes à faire.

Je me garderais bien de demander que l'on fit pareille chose en Canada, car il est hors de doute que le personnel de nos pénitenciers est le plus pur et le plus compétent du monde et je ne serais pas éloigné de proposer à la France de nous prendre comme modèle, sous ce rapport.

Les conditions requises en effet, pour diriger des maisons pénitencières sont : une instruction solide, des connaissances étendues, une bonne éducation, une honnêteté parfaite, un grand jugement, beaucoup d'esprit d'observation, du courage, de la fermeté, de l'énergie etc., etc, et qui donc pourrait nommer un seul directeur de nos pénitenciers qui ne réunisse toutes ces qualités ?

\* \* \* C'est un journal américain, le *Herald*, qui me donne le mot de la fin.

Un petit garçon, après avoir lu un journal de New-York :

— N'a-t-on pas l'habitude de dire que les échevins sont les Pères de la cité, papa ?

— Oui, mon garçon.

— Bien. Quelle différence y a-t-il entre eux et les autres pères ?

— Ah ! voilà ! Règle générale, les fils font des dettes et les pères les paient, tandis que, dans le cas qui nous occupe, ce sont les Pères de la cité qui contractent des dettes, et ce sont leurs fils et même leurs petits-fils qui ont à les payer. C'est la différence, mon garçon !

*Leon Ledem*

## EN RAVAUDANT

Femme qui moult se mire, peu file.

**C**ERTAINES personnes sont douées d'un pouvoir magnétique, irrésistible, étrange et je mets de ce nombre M. le propriétaire du journal où je pose dans le moment.

Il y a quelque temps déjà, je traversais la Place-d'Armes, quand mon regard fut attiré par le plus *bel œil brun* que j'ai vu encore, qui fixait le mien d'un air à dire : Ma petite amie, tu devrais payer tes dettes. Le salut qu'on me fit était gracieux, courtois, tout à fait amical et, je ne sais pourquoi, il m'en est resté un quelque chose qui ne me donne plus de paix. Depuis ce temps, le moindre feuillet blanc m'agite, je tremble et j'hésite un gros quart d'heure avant d'ouvrir un billet quelconque, je me dis : C'est ça ! c'est ma note, et comme je n'entends pas payer de la sorte, je ferme instinctivement ma bourse et me dispose à vous donner un peu de monnaie douce, pour ne pas me départir de mes écus, car une longue expérience m'apprend qu'on gagne plus facilement les cœurs que de l'argent.

Ce soir, après dîner, j'arpentais lentement de long en large, tricot en mains, peloton sous le bras, tout-à-fait disposée à allonger un bas de laine qui arrive à sa fin, lorsqu'en m'arrêtant à la lumière pour compter les retrécis, le souvenir de ce rayon visuel est encore venu me remuer l'âme.

Tiens, dis-je, c'est le bout, je vais combiner l'utile à l'agréable, tout en soldant mes comptes, je conteraï fleurette..... à mes lectrices.

Je dédie affectueusement ces pages à toutes nos petites mamans canadiennes, mais plus particulièrement à celles qui, encore dans la vingtaine, porteront déjà à leur diadème trois ou quatre brillants, et qui peut-être, et celles-là sont mes favorites, ne

pourront me lire qu'après avoir surveillé le coucher du bataillon de Bonhomme Huit Heures. (Annie, Ettie, Angéline, êtes-vous là ?) Amies d'enfance, compagnes chéries pour la plupart, je ne vous ai pas oubliées, et je viens vous démontrer la vive sympathie que vous m'inspirez encore. Je tends la main et vous dis : " Courage, patience, la tâche est rude, mais le but en vaut la peine et Dieu aidant, le résultat sera beau."

J'ai passé aujourd'hui quelques heures bien agréables, et comme il me plaît de vous faire partager tout ce qui me survient de bon, je vous invite à une petite scène d'intérieur qui m'a laissée bien rêveuse et beaucoup plus sage. Il est raison de dire, qu'à quelque chose malheur est bon ? Par suite d'un travail prolongé, j'ai été prise d'une migraine accablante, et je suis venue me guérir et mendier un peu de soins dans un milieu que j'aime. Ce repos forcé m'a fait jouir d'un plaisir assez rare de nos jours, quelques moments d'une causerie intime, intelligente, éclairée, où la frivolité et la banalité n'ont pas de place, où on reste *au naturel*, et on parle d'autant plus sagement qu'on le fait par le cœur.

Nous sommes à mercredi, jour traditionnellement voué au raccommodage dans toute maison bien ordonnée, une grande manne encombrée de vêtements de toutes sortes, passe à la revue. Pour un, c'est un bouton, un gallon à remettre, un point à ajouter ; pour d'autres, c'est un renouvellement presque complet qui exige autant de travail que s'il fallait refaire à neuf. Tout de même, il faut y passer.

Messieurs les marchands, ainsi que l'annoncent certains placards, ont beau pousser la bienveillance jusqu'à offrir leurs marchandises au dessous du prix coûtant, il faut raccommoier souvent, on ne peut devenir riche sans cela, et j'ajoute qu'on ne saurait faire balancer le budget autrement.

Je vous faufile donc dans ce petit cercle laborieux, et vais reproduire le plus fidèlement possible la conversation intéressante, qui m'a charmée, au point de me faire oublier tout-à-fait la grande fatigue que je ressentais. Je regrette ne pouvoir vous transmettre le bon sourire qui m'a accueillie et invitée au repos.

Il est dommage que le papier ne reçoive pas toutes les empreintes, peut-être dans des temps à venir, on découvrira des appareils assez perfectionnés, pour reproduire en un clin d'œil chaque chose qu'il nous plaira d'illustrer. En attendant ces merveilles futures, figurez, un beau sourire de Madone, et vous aurez une idée du reflet joyeux qui m'a ravivée.

La petite maman a déjà repris le travail interrompu par mon arrivée, et répare activement une paire de chaussettes, l'aiguille glisse, vole, et lestement, sans y laisser le moindre nœud, introduit un fil neuf dans chaque maille échappée ou affaiblie quelque peu par l'usage. Je suivais distraitement le jeu de sa main, quand un regard joyeux, *mali-cieux*, frappa mon œil rêveur, une voix fraîche et sonore égréna un rire argentin, deux yeux bleus profonds et troublants se penchèrent dans les miens et la même voix rieuse me dit en assaisonnant d'un gros grain de sous entendu.

— Comprends-tu à présent, le plaisir qu'on éprouve à raccommoier des petits bas qui sont nôtres ?...

Je devinai qu'en faisant ses reprises, la petite maman oubliait les vieux bas, le gros fil et brodait amoureusement certains avenir des plus belles nuances de la vie. Les chaussettes sont à neuf et la jeune femme se prépare à poser un empiècement formidable à un pantalon de grosse laine grise, juste là, où un petit *boy* de ma connaissance, aime bien à se laisser glisser sur la rampe de l'escalier.

Soudain, le mouvement des doigts se ralentit, l'aiguille repose un instant, et comme un soleil d'avril, le sourire s'efface, le regard devient sérieux, presque sombre, la vibration de la voix me laisse deviner l'inquiétude.

Pourtant, dit-elle, ne vas pas t'imaginer que notre tâche soit facile, oh ! non, bien souvent, il nous faut lutter et combattre avec notre affection, même pour ne pas faiblir, et celle qui a dit que la vie d'une mère se résume dans le mot dévouement, à bien su définir la chose. Peu de nous, au jour de notre mariage, pensons bien sérieusement aux

devoirs qui nous incomberont dans ce nouvel état. L'expérience de nos précédents, compte pour rien, pour comprendre, il faut y passer. Peu à peu, et sans que nous nous en apercevions pour ainsi dire, les habitudes changent, un à un, jour par jour, des devoirs nouveaux nous sont créés, les futilités qui faisaient nos délices, jeune fille, perdent leur saveur et chaque heure de notre vie, s'écoule et se dépense aux soins de ceux qui nous entourent. Vois-tu l'amour maternel centuple et multiplie les forces et seul à la puissance d'écraser le *Moi* si dominant du cœur humain. Il ne faut pas toujours se figurer bébé, comme tu le vois, là, à se balancer de côté et d'autres, et faire des patty-cakes sans fin. Les criques toutes neuves qu'il te montre si fièrement me coûte bien des... clous, va, et encore, compterai-je pour bien peu les veilles, les privations, la fatigue qu'elles m'ont causées, si ce n'était la souffrance que ce pauvre cœur éprouve par le contrecoup de ce que souffre les siens. Plus tard, quand l'enfant grandit, il faut s'étudier, se vaincre, écraser pour ainsi dire, le trop fort de notre tendresse pour rester ferme, inébranlable devant un défaut naissant, une inclination mauvaise, qui semblent vouloir germer et nuire au développement de l'intelligence et du cœur, il nous faut étudier les caractères, les dispositions et en tirer le plus d'avantages possibles pour le plus grand bien de l'enfant. Tu ris sans doute, d'entendre qu'une élève graduée vole chaque soir le catéchisme de son fils, âgé de six ans, et repasse attentivement la leçon qu'elle devra préparer le lendemain.

Tu ne sais peut-être pas qu'à cet âge un enfant intelligent est tenu de connaître les principales vérités de la religion, et la mère qui néglige ce devoir se rend coupable d'une négligence bien grave. Il en est de même pour bien des choses. L'instruction religieuse doit primer d'abord, mais il est nombre de connaissances utiles et pratiques qu'il est bon d'acquiescer ou dérouiller un peu pour répondre aux mille questions embarrassantes d'un enfant...

Je m'arrête ici. Je deviens longue. Je suis revenue de ma visite avec *something better in me*, et j'ai pensé que cette petite maman là valait son pesant d'or, plusieurs d'entre vous la connaissent et l'aiment comme moi, et si quelques-unes de nos jeunes mères de famille profitaient de la leçon, on entendrait moins souvent : *Demande à papa !!!*

REINE.

## LE FAUBOURG SAINT-ROCH

Le vieux faubourg Saint-Roch est assis sur le bord  
De l'anse sinieuse où la Saint-Charles endort  
Son flot noir qui palpite ;  
C'est là que la vertu romaine vit toujours  
Et que sa mâle voix — sa voix des anciens jours —  
Parle à des cœurs d'élite !

C'est là que Cartier vint, pour la première fois,  
Ennobler notre sol en y plantant la croix  
Du plus puissant des êtres ;  
C'est là que sont empreints les pas des découvreurs,  
C'est là qu'ont abordé nos vaillants laboureurs  
Avec nos premiers prêtres !

C'est là d'où sont partis ces humbles conquérants  
Qui portaient à travers forêts, monts et torrents  
La parole bénie  
A l'enfant des déserts que la foi réclamait...  
C'est enfin le berceau grandiose où germait  
La noble colonie.

J'aime ce vieux faubourg coquet et florissant  
Où le riche à sa table accueille le passant  
Qui demande l'obole ;  
Car c'est là que s'exerce avec simplicité  
La bienfaisante loi de l'hospitalité  
Qui ravit et console !

Oui, je t'aime, ô Saint-Roch ! A ton passé rêvant  
Parfois je crois ouïr un poème émuvant  
Dans la rumeur de l'onde  
Où se mirent les toits de la fière cité  
Dont l'immortel Champlain devina la beauté  
Qui charme le Vieux-Monde !

Je t'aime, car je sais qu'à l'ombre de la croix  
Vaillamment tu luttas pour défendre nos droits  
Contre le despotisme,  
Et qu'en toi bat le cœur de notre nation,  
O boulevard béni de la religion  
Et du patriotisme !

J. B. CAQUETTE.

Saint-Roch de Québec.



CANADA.—LA VIEILLE DILIGENCE CANADIENNE ALLANT DE MONTRÉAL A LAPRAIRIE, SAINT-PHILIPPE, ETC.



LA PROIE DISPUTÉE



## LA MÈRE DU MISSIONNAIRE

Tu vas partir, André... jusqu'à l'heure dernière,  
Conserve sur ton front cette céleste ardeur.  
Ne sois pas contristé des larmes de ta mère ;  
Si je pleurs en ce jour, oh ! va, c'est de bonheur.

En les voyant, ces pleurs, ils disaient : " Pauvre femme,  
Son amour n'a pas su le retenir, hélas !"  
Moi, sans lever les yeux, je disais en mon âme :  
Taisez-vous, laissez-moi, vous ne comprenez pas !

Oui, mon âme s'élève en ce moment suprême ;  
Oui, je me sens heureuse et forte... à mon Sauveur  
Je peux donc aujourd'hui donner plus que moi-même !  
Si je pleurs mon fils, oh ! va, c'est de bonheur.

Et cependant la grâce enflamme la nature ;  
Quand, tout petit enfant, tu bégayais ici,  
Quand tu n'étais qu'à moi, jamais, je te jure,  
Ta mère, ô mon André, n'a su t'aimer ainsi.

Va, sans que rien t'arrête, où le Maître t'envoie.  
Seigneur, c'est tout mon bien, c'est mon unique enfant :  
Il fut, pendant trente ans, mon orgueil et ma joie ;  
Mais vous le demandez... sa mère vous le rend.

Nul souffle n'a terni sa robe d'innocence :  
Le voilà devant vous, disciple obéissant,  
Et plus cher à vos yeux qu'aux jours de son enfance :  
Il vous donnait son cœur, il vous offre son sang.

Il s'en va... sa présence, aujourd'hui, m'est ravie,  
Mais il est tout à vous... je sais qu'il est heureux.  
Pour vous le conserver, j'aurais donné ma vie ;  
Et son zèle d'apôtre a dépassé mes vœux.

Mon fils, il est au loin des cœurs où l'enfer sème  
Le mensonge et la mort ; ils sont bien malheureux...  
Ils vivent sans amour, et la souffrance même  
Vers un Dieu tout-puissant ne sait lever les yeux.

Porte-leur en ton sein la grâce et la prière.  
Sois la voix qui console et la main qui guérit :  
Sois, dans la nuit profonde, un vase de Lumière,  
Et que Satan recule au nom de Jésus-Christ.

La fatigue et le froid t'accableront peut-être ;  
Tu souffriras, mon fils... t je n'y serai pas !  
Mais celui que tu sers est un généreux maître,  
Et lui-même à nous suivre a fatigué ses pas.



## LE DÉPART DES MISSIONNAIRES

En leurs sombres cachots si la haine t'envoie,  
S'ils dressent leurs bûchers, oh ! que mon souvenir  
Ne mêle pas une ombre à ta céleste joie !  
Si tu meurs pour la foi, si mon fils est martyr,

J'irai, fermant l'oreille aux paroles humaines,  
Cacher dans le lieu saint mon trésor glorieux ;  
Sans entendre plus rien du bruit des choses vaines,  
J'irai, les pieds sur terre et le cœur dans les cieux.

En ces pays lointains que ne puis-je te suivre,  
Pour l'honneur de mon Dieu m'exiler comme toi !  
Que m'importe à présent de mourir ou de vivre ?  
Mais vois... l'heure s'avance... O Dieu, soutenez-moi !

Qu'une minute encore en mes bras je te tiens !  
Sans battre sur ton sein le cœur qui te chérit...  
Puis, maintenant, laissez une femme chrétienne  
Raiser vos pieds sacrés, prêtre de Jésus-Christ !

## UN DÉVOUEMENT

**S**UR un des bateaux transatlantiques qui font toute l'année la traversée du Havre à New-York, se trouve une femme qui remplit l'humble emploi de femme de chambre, le commandant ne lui adresse la parole qu'avec respect, et tous les matelots sans exception imitent en tous points leur chef ; pourtant, elle ne fait rien pour rappeler son origine première, loin de là, pour ne pas le droit de l'appeler par son véritable nom ; du reste, le commandant seul a reçu ses confidences lorsqu'elle est entrée dans l'emploi qu'elle remplit sous le nom de Mélanie Dubois.

Touchante, triste et belle est son histoire. La discrétion m'oblige à vous cacher son nom, qu'il vous suffise de savoir que Mélanie Dubois est al-

liée à quelques grandes familles de France, qu'elle a le titre de comtesse.

Il y a quinze ans, elle était jeune, belle, noble et riche, elle épousa, à cette époque, le comte de\*\*\*, gentilhomme de haute noblesse, joueur effréné, que la passion du jeu conduisit à la ruine la plus complète. Lorsque la comtesse apprit sa ruine, elle pleura, non pas sur elle, mais sur son enfant, sur sa fille qui avait à peine trois ans, elle savait qu'aucun secours ne lui viendrait de sa famille, qui n'avait pas vu son mariage d'un bon œil, car on avait voulu lui faire épouser un marquis extraordinairement riche, mais il aurait pu être certainement son grand-père. et elle préféra le comte, qui était jeune, aimable, élégant.

Avec terreur, elle regarda l'avenir qui se montrait plein de larmes et de misère pour ce petit être élevé jusqu'à ce jour dans le luxe et la grandeur, qui avait été bercé dans la dentelle et la soie, et

pour qui la misère serait la mort. Que de larmes elle répandit, la tête enfouie dans les boucles blondes de l'enfant !

Mais la situation était pressante : un cortège de créanciers ne lui laissa plus bientôt un instant de repos, et, avec courage, elle fit vendre l'hôtel, nid charmant, aménagé avec tant de luxe et de goût parisiens ; les meubles, bien entendu, eurent le même sort. Puis, bientôt après, il fallut aussi envoyer vendre les cachemires, les dentelles et les parures, se réservant seulement quelques bijoux de famille, qu'elle voulut garder pour sa fille, puis elle se mit en quête de trouver un emploi.

Vous qui me lisez, vous ignorez probablement combien il est difficile pour une femme de gagner honorement sa vie ; il fallut bien vite qu'elle renonçât à chercher une situation que sa position première, son éducation, son instruction soignée lui avaient fait espérer trouver assez facilement, et puis les appointements étaient fort minimes, et sa fille était là, elle ne voulait pas que l'enfant souffrît des fautes de son père, et alors, avec des déchirements d'entrailles que les mères seules ressentent à la séparation de leur enfant, elle alla trouver la supérieure d'un des grands couvents de Paris et lui confia sa fille, son trésor. L'enfant n'avait pas l'âge réglementaire, mais la supérieure, qui avait eu comme élève la comtesse, ne resta point insensible au récit que lui fit cette mère, qui demandait comme une grâce de lui prendre son enfant.

De ses mains elle confectionna le petit trousseau et, à la date convenue, elle conduisit sa fillette, qu'elle remit entre les mains de la supérieure, en payant trois mois de pension à l'avance. Oh ! que de larmes lorsqu'il fallut dire adieu à l'enfant qui, familière déjà avec la religieuse, était grimpée sur ses genoux et faisait courir entre ses doigts fluets les gros grains du rosaire ; ses beaux yeux bleus souriaient de loin à la troupe d'enfants qu'elle apercevait jouant sous la fenêtre du salon, et parfois même un joli rire trouait ses joues de fossettes aux gamineries des autres enfants.

Lorsque la supérieure eut répété vingt fois que l'enfant serait bien soignée, bien surveillée, et aussi que la tendresse, les caresses ne lui feraient pas défaut, il fallut partir.

Ah ! quel déchirement !

Puis, refoulant ses larmes au plus profond de son cœur, elle se mit en quête d'un colonel qui l'avait connue tout enfant et qui, plus d'une fois, l'avait fait sauter sur ses genoux. Elle le trouva installé, pour quelques semaines, à Paris, et lui dit alors sa position sans lui rien cacher ; mais lorsqu'elle arriva à lui confier en quoi il pouvait lui être utile, il bondit, et un juron formidable traduisit son émotion et son non vouloir ; mais elle se fit si douce, si persuasive que, ne sachant plus comment dire non, il finit par lui promettre de lui rendre le service qu'elle réclamait de lui.

Le lendemain, le brave colonel allait trouver le commandant d'un steamer qui transporte les passagers du Havre à New-York et lui recommandait une femme digne en tout point ; il savait, disait-il, qu'il lui manquait une femme de chambre, et il lui demandait comme un service de prendre à son bord Mélanie Dubois.

Dix jours après cette conversation, le steamer quittait le Havre, voguant dans la direction de New-York.

Mélanie Dubois, en robe de mérinos noir, en tablier blanc, un bonnet de mousseline sur ses beaux cheveux châtain, séparés en deux bandeaux plats, remplissait l'emploi de femme de chambre, personne, excepté le commandant, ne savait son véritable nom, sa triste histoire ; cependant aucun passager ne se serait permis de lui donner un ordre d'un ton arrogant ; sous son bonnet, sous sa robe unie et malgré son tablier, elle n'avait pu se défaire de son air de si parfaite distinction, qui était un de ses charmes et de je ne sais quoi, qui rappelait, quoi qu'elle fit, la grande dame.

Il y a un peu plus de dix ans qu'elle remplit ce rôle de femme de chambre ! Ses cheveux sont gris maintenant et sa beauté est disparue, ne laissant sur ses traits réguliers qu'une pâleur de cire ; le sourire qui court sur ses lèvres pâlies est plein de résignation, et dans son regard on peut lire la satisfaction du devoir accompli.

Pourtant, sa tâche souvent semble au-dessus de son courage, et des larmes bien amères sillonnent souvent ses joues flétries ; mais alors lorsqu'elle se sent prête de défaillir, elle prononce tout bas le nom de sa fille, de sa fille qu'elle va voir, à chaque retour en France, l'enfant se porte bien, on est fort content d'elle, puis elle est d'une beauté d'ange, et sa mère pense que cette beauté sera un danger, si elle ne gagne pas suffisamment pour que, au sortir du couvent, sa fille puisse vivre à ses côtés, et, avec plus de courage, elle retourne prendre sa modeste place à bord du vaisseau, où elle arrive à gagner trois ou quatre cents francs par mois, à servir les riches étrangères ; puis, le soir, après sa journée finie, elle reste seule dans un coin obscur du bateau, le roulis berce sa rêverie, ses yeux suivent les vagues, qui l'éloignent ou la rapprochent de son enfant.

Si vous faites un jour la traversée du Havre à New-York, et si vous la reconnaissez d'après le portrait que je vous ai fait d'elle, ne faites pas semblant de savoir qui elle est, non ! mais faites mieux, elle est femme de chambre, c'est pour son enfant : récompensez aussi largement qu'il vous sera possible, Mélanie Dubois, la comtesse vous bénira du fond de son cœur de mère.

DE SOUILLAC.



LA GUERRE AU BURMAH

L'ARMÉE d'expédition au Burmah, sous le commandement du général Sir Frederick Roberts, se compose de 3.200 hommes.

Notre gravure est faite d'après un croquis d'un correspondant militaire qui accompagne le corps expéditionnaire. Il s'agit de l'attaque d'un village ennemi par une colonne volante.

Aux dernières nouvelles, les succès de l'armée anglaise font prévoir que le pays sera pacifié d'ici à quelques semaines.

On sait que le roi de Burmah est le fameux Thibar, qui s'est rendu célèbre par ses cruautés envers ses sujets et les missionnaires européens.

UNE DILIGENCE CANADIENNE

La diligence qui faisait autrefois le service de Montréal à Laprairie, Saint-Philippe, St-Jacques-le-Mineur et Naperville, était un véhicule dont beaucoup de citadins ont oublié sans doute l'existence.

Dans ce siècle de la vapeur, cette voiture ne pouvait plus guère avoir de prix aux yeux du voyageur, habitué à se servir du chemin de fer, mais l'artiste y faisait attention, la remarquait et l'appréciait comme un de ces vieux vestiges du passé que l'on aime à revoir.

Le trajet se faisait tant bien que mal, on parlait quand on pouvait, et après nombre d'arrêts on arrivait n'importe quand.

La vieille diligence a disparu et c'est pourquoi nous avons voulu conserver son souvenir en publiant cette gravure.

LA PROIE DISPUTÉE

Le dessin que nous publions reproduit, avec beaucoup de vérité et de puissance, le grand ours blanc des mers polaires. Les personnes qui vont au cirque ont certainement passé quelques instants devant la fameuse cage où végètent quelques spécimens de ces fauves splendides. Mais c'est au milieu des glaçons et des banquises des régions boréales qu'il faut voir ce superbe animal, pour admirer la sauvage majesté de ses formes et de ses mouvements.

Nous sommes ici en présence de deux ennemis ; l'un des deux se dirige en nageant vers son heureux rival, qui monte la garde d'une façon peu rassurante sur le cadavre d'un misérable phoque. La victoire, à n'en pas douter, sera chèrement disputée.

Ce combat qui se prépare nous remet en l'esprit ce vieux dicton anglais :

Let bears and lions growl and fight,  
For 'tis their nature to.

“Laissons les lions et les ours grogner et se battre, puisque telle est leur nature.”

Il serait davantage de saison de déplorer la furie avec laquelle les empires, les royaumes et les républiques ont coutume de s'entre-détruire pour la possession de certaines proies dont la conquête, à coup sûr, n'est pas si indispensable à leur existence ou à leur bonheur que celle de ce phoque abandonné à ses deux voraces adversaires.

PRIMES DU DERNIER TIRAGE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal—Z. Quesnel, 285, rue des Allemands ; Toussaint Lefebvre, 70, rue Sanguinet ; Euclide Gauthier, 371, Avenue-Laval ; Adélaïde Cardinal, 199, rue Cnatham ; Amédée Blondin, 109, rue Beaudry ; J. E. Dupuis, 393, rue Amherst ; O. A. Leduc, 47, rue St-Laurent ; Joseph Poulin, 351, rue Visitation ; Alfred Forget, 144, rue Visitation ; Eugène Granelli, 55, rue Campeau ; Joseph Déniger, 35, rue Beaudry ; Joseph Guilbault, 70, rue St-Ignace ; Adrien Lemieux, 660, rue Mignonne ; Joseph Mercier, 20, rue Hunter ; Delle Malvina Lamoureux, 177, rue St-Martin ; J. B. Baron, 180, rue St-Charles-Borromée ; Delle Amanda Mounette, 109, rue Versailles ; O. Lacaille, 153, rue des Inspecteurs ; Dame J. Leclerc, 1701, rue Ontario ; J. A. Mercier, 134, rue St-André ; Arthur Roy, 1515, rue Notre-Dame ; Charles Spéard, 98, rue St-Antoine ; Cléophas Emond, 82, rue Maison-neuve ; Joseph Froment, 6, rue Rolland ; John Pigeon, 475, rue St-Jacques ; C. Mailhot, 479, rue Wolfe ; Albert Gauthier, 96, rue Jacques-Cartier ; Isidore Jodoin, 2137, rue Notre-Dame ; David Corbeil, 136, rue Iberville ; Joseph Hébert, 503, rue Wolfe ; Napoléon Chartrand, 337, rue Richmond ; Ulric Beaupré, 110, rue des Erables.

Pointe-St-Charles, Montréal—Madame Georgianna Thérien, (\$50.00), 72, rue Albert.

Québec—Alfred Tardif, 29, rue St-Joseph ; Xavier Boivin, 15, rue Sinaï, St-Sauveur ; Chs. Joseph Sauviat, 213, rue Jean ; Arthur Paquet, 73, rue Victoria, St-Sauveur ; Edmond Dugal, 84, rue St-Patrick ; Louis Turgeon, 26, rue Berthelot ; Amédée Robitaille, 216, rue St-Jean ; Delle Filumina Lafrance, 90, rue Flury ; T. Tapin, 155, rue St-Jean ; Gervais et Hulton, 339, rue St-Joseph ; Hector Poitras, 33, rue O'Connell ; Delle Blanche Denis, 30, rue St-François ; P. P. Giguère, 48, rue des Fossés ; Philippe Moisan, (2 primes), 72, rue des Fossés ; R. Godin, 188, rue St-Jean ; Pierre Téléphore Lépine, rue Bédard, St-Sauveur.

Trois-Rivières—P. E. Vézina.

Côteau-St-Louis—Fréd. Leroux, 24, rue Berri.

Côteau-Landing—Stanislas Filiatrault.

Côte-St-Paul—Alexis Daigneault.

St-Cunégonde—Madame Johnny Sabourin, 82, rue Déliat-St-Jean, P. Q. —J. E. Hébert ; Jean Bourguignon, du Franco-Canadien.

Sherbrooke—Delle Maria Baron.

Saint-Eustache.—David Ethier.

PRIMES MENSUELLES

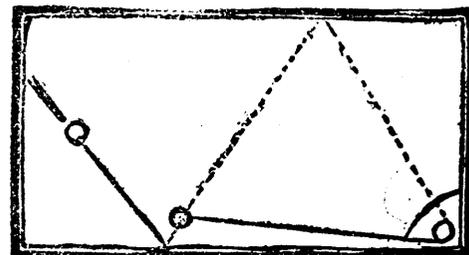
TRENTE-CINQUIÈME TIRAGE

Le trente-cinquième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de février), aura lieu SAMEDI le 5 mars, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

JEU DE BILLARD

COUP DE FANTAISIE PAR M. L. PIOT



Une suite d'intéressantes séances de billard a été donnée par Vignaux, il y a quelque temps, dans un grand café du carrefour Montmartre, à Paris, près de la rue Drouot. Nous avons eu le plaisir de retrouver ce grand artiste en pleine possession de ses moyens et faisant la partie contre son professeur, M. Ubassy, pour lequel il a autant d'affection que d'égards. Ce soir, il a produit une splendide série de 243 points. Cette série a été un chef-d'œuvre et se serait probablement allongée sans un accident.

COMMENT S'HABILLER



Toilette en peluche.

Toilette noisette.

Toilette en peluche beige brodée de passementerie beige et loutre, et garnie du cordelière de soie avec grelots de soie. Jupe de peluche brodée de deux bandes et de motifs de passementerie, cette robe est légèrement relevée à droite sous un beau motif de passementerie, le côté gauche est relevé par une cordelière de soie entourant la taille. La partie relevant la jupe est ornée de grelots. Pouf rapporté drapé dans le haut et retombant sur la jupe. Corsage croisé fait en peluche et brodé devant loutre et beige, collet et bas de manches brodés.

Toilette noisette en tissu rayé velours et faille, et faille unie. Toute la jupe de cette toilette, moins le côté gauche formé d'un lé de tissu rayé, est fait en faille unie, plissée de plis creux également distancés les uns des autres. Tunique de faille composée : d'un tablier plissé à la ceinture et entièrement relevé au côté gauche. Large pouf drapé formant coquille du côté gauche, avec nœud de ruban de faille arrêtant le drapé. Corsage de faille unie ouvert dans le haut sur un petit plastron de faille plissée, petite cuirasse et revers en tissu rayé, manches larges à revers rayés, remontant sur la couture intérieure de la manche. Nœuds de rubans.

CHOSÉS ET AUTRES

—La moyenne de la pêche du homari sur les côtes du Maine a été de 15 millions par année depuis trente ans.

—Le professeur Foster, prophète américain du temps, conseille aux marchands de glace d'en faire, cet hiver, une bonne provision, car l'hiver prochain il n'y aura pas de glace.

—L'ordre des Jésuites compte 350 années d'existence. Il a fourni 248 saints à l'Eglise, 1,500 martyrs, 13 papes, 6,000 écrivains et compte maintenant 2,500 missionnaires.

—Voici le nombre des députés qui ont été élus pour la Chambre des Communes, mardi dernier : Ontario, 92 ; Québec, 65 ; Nouvelle-Ecosse, 21 ; Nouveau-Brunswick, 16 ; Ile du Prince-Edouard, 6 ; Manitoba, 6 ; Territoires du Nord-Ouest, 4 ; Colombie, Anglaise, 5. Total, 215.

La population de Londres s'accroît de 46,000 âmes par année. Son port renferme 1,000 vaisseaux et 10,000 matelots par jour. Si tous les cabarets étaient placés côte à côte, ils formeraient une rangée de 78 milles en longueur, 38,000 ivrognes compareraient devant les tribunaux tous les ans.

—Le général baron de Charrette présentera au St-Père, à l'occasion de son jubilé sacerdotal, une adresse de félicitations au nom des anciens zouaves pontificaux. Il invite tous ses anciens compagnons d'armes français, belges, italiens, anglais, canadiens français et espagnols à se joindre à lui dans cet acte de dévotion et de fidélité au Saint-Siège.

—Un marchand de Chicago vient de révéler le secret du fait que pendant les grands froids les fenêtres de ses voisins sont fortement gelées et les siennes restent claires et transparentes. Deux fois par semaine il fait frotter les vitres de ses fenêtres avec un chiffon de drap, trempé dans la glycérine.

—Les os vont de la table au chien, et le chien, son repas fini, les laisse dans l'herbe ou n'importe où il se trouve. C'est une nuisance, dites-vous, mais on peut en tirer profit en creusant un trou au pied des arbres fruitiers et en y enfouissant les os, qui fertiliseront les arbres et en augmenteront la croissance. Essayez-le.

—La valeur des pêcheries de l'île de Prince-Edouard a été, l'année dernière, de \$1,142,000 ; c'est une diminution de \$151,500, et ce déficit affecte principalement la morne et les homards. La pêche du maquereau a excédé de 5000 barils celle de l'année précédente. Plus de 35,000 barils d'huîtres ont été exportés. 3,000 hommes sont employés dans les pêcheries de l'île.

—La glace fond à 33 degrés au-dessus de

zéro ; le goudron, à 91 ; le saindoux, à 95 ; la cire, à 151 ; l'étain, à 421 ; le plomb, à 594 ; l'argent, à 1,250 ; le verre, à 2,377 ; l'acier, à 2,500 ; l'or, à 2,590 ; le fer battu, à 3,980. La chaleur du sang est de 98 degrés au-dessus de zéro. Pour faire bouillir l'alcool, il faut une température de 173 degrés au-dessus de zéro ; pour faire bouillir l'eau, 212 ; le pétrole, 306 ; l'huile de lin, 640.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publions une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux ; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages.

GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST., NEW-YORK.

LA PLACE POUR SE PROCURER

LES MEILLEURS

THÉS ET CAFÉS

Avec garantie et satisfaction est chez

GEORGE BRISTOL,

177, RUE SAINT-LAURENT

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général ; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rific, Hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rific.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maringouins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la maille.

ALFRED LIMOGES, St-Eustache, P. Q.

**LE VOLEUR**, journal artistique, littéraire et d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualité sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le *Voleur* paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.

LE PALAIS D'ARGENT

33 RUE ST-LAURENT

Cadeaux de Noces

—ET—

d'Anniversaires de Naissance

—O—

Un fait qui n'est pas encore grandement reconnu, c'est qu'on trouve au PALAIS D'ARGENT, 33 RUE ST-LAURENT (à quelques portes au-dessus de la rue Craig, un

Assortiment d'Argenteries

aussi riche et varié qu'en puisse offrir n'importe quelle grande maison de cette ville.

Ayant l'avantage d'une location réduite, comparativement aux autres maisons des rues Notre-Dame et St-Jacques, faisant le même commerce, les propriétaires du

PALAIS D'ARGENT

sont en état d'offrir leurs marchandises à des prix véritablement bas, et invitent cordialement et respectueusement le public à faire une visite à leur stock.

Voyez leurs vitrines, pour les derniers des-sus dans les argenteries et articles plaqués.

REMEDE DE LEDUC



PATENTÉ LE

6 JUILLET 1886.

Guérit la diphtérie, grippe, bronchite, asthme, rougeole, fièvre scarlatine noire, maladie du foie, consommation et inflammation de poumons et du foie.

Preuves, par affidavits assermentés des guérisons opérées par le remède de Leduc pour la coqueluche, nous citerons les noms ci-dessous mentionnés :

Pour la coqueluche, bronchite, toux, consommation et inflammation de poumons : Ed. Mousseau, A. Rochon, J. P. Fortin, E. L. Deslauriers, Célestin Laurin, Joseph Séguin, Charles Fortin, Telesphore Bonnin, François Mailloux. Assermentés en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 13 Juillet, 1883.

Pour un cas de coqueluche suffoquant, avec effusion de sang par les yeux et les oreilles : N. Dalpé. Assermenté en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 9 Juillet, 1883.

Pour la consommation galopante, à la 1re période : Louis Vaillancourt. Assermenté en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 9 Juillet, 1883.

Pour la fièvre scarlatine noire angineuse : E. Legault dit Deslauriers. Assermenté en présence de J. A. Champagne J. P. Hull, 13 Juillet, 1883.

Pour l'inflammation de poumons et d'Intestins : Célestin Laurin. Assermenté en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 13 Juillet, 1883.

Pour la diphtérie, deux enfants condamnés : Alexis Daoust, menuisier. Assermenté en présence de N. Tétrault J. P. Hull, 8 Juin 1886.

Certificats : Pour toux opiniâtre très-grave, chez deux enfants, R. C. Auld, 78 rue Fort, Montréal, 8 Mai, 1886.

Pour bronchite et dyspepsie sur lui-même et deux de ses enfants ; et, plusieurs autres personnes guéries avec le même remède, par lui vendu : Alf. Bonnin, épicer, No. 2 marché St-Laurent, Montréal, 23 Juin, 1886.

Pour l'asthme : François Dagenais, 324, rue St-Hyppolite. Signé en présence de : Cyrille Lortie, ferblantier ; Antoine Daoust, boucher ; Joseph Laurin, marchand de bois ; Maurice Daoust, boucher ; Montréal, 3 Novembre, 1886.

Pour l'asthme : Zotique Sancier, 983 rue St-Laurent, Montréal. Signé en présence de Thomas Berry et Ed. Nap. Nairne Blackburn Montréal, 27 Octobre, 1886.

Et, autres remèdes pour la purification du sang, névralgie, mal de tête, beau-mal, éréthisme, choléra avec vomissement, les maladies nerveuses, les dartres vives, épilepsie et herbe à la puce.

Ainsi que, la tisane de racinages récemment découverte, pour la guérison de l'hydropisie, le tranchement d'urine, le rhumatisme inflammatoire et la jaunisse.

Ces remèdes sont en vente au No. 684, rue St-Laurent, Montréal.

FUMISTERIE !



Le gavroche.—M. le Policeman, scusez, vous avez quelque chose d'attacher derrière votre tunique.  
Le Policeman (sans méfiance).—Qu'est-ce que c'est, mon garçon ?  
Le gavroche.—Les boutons. Hi, hi, hi !!!

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 242.—CHARADE

Avec peine l'ont voit écouler mon Premier ;  
Et souvent l'on se sert de mon second pour nier.  
Mais à mon Dernier si l'on vous invite,  
Certes, lectrices, vous vous rendez vite.  
Enfin, mon Entier était autrefois  
Illustre général Carthaginois.

IVAN.

SOLUTIONS :

No 240.—Le mot est : Ange aile-ine [Angéline].  
No 241.—Le mot est : Hier.

ONT DEVINÉ :

Frs. X. Cloutier, L'Islet ; Mlle E. Cinq-Mars, J. L. R. Mercier, Jos. Pelletier, Ivan et Sylvio, Montréal ; Mlle Corinne B., Mlle Athalie Lauzier, Mme S. Plante, Gustave Simard, Z. Maranda, Frs. X. Mathieu, G. A. Lavoie, J. E. Carboneau, Québec.

HORACE PEPIN, L.D.S.  
CHIRURGIEN-DENTISTE

61, RUE ST-GABRIEL,

Entre les rues Notre-Dame et St-Jacques

MONTREAL

Livres éternels ! Livres d'éternels !

ON TROUVERA A LA LIBRAIRIE

G. O. BEAUCHEMIN ET FILS,

256 ET 258, ST-PAUL

Un grand choix d'ouvrages reliés avec luxe pour Cadeaux et Eternels.

Ouvrages religieux, et littéraires. Très belles éditions d'ouvrages Canadiens. Livres de Prières et de Piétés ; Albums d'Images pour les enfants etc., etc.

Cartes de fantaisie, avec devises en français, nouvelles et inédites. Cartes unies, frangées et sachets. Cartes de visites, tous les genres. Cartes à jouer. Albums à photographies et autographes, le plus riche assortiment. Articles de fantaisie, etc.

Un catalogue détaillé des cartes de fantaisie, cartes de visite, cartes à jouer, sera adressé sur demande. Le catalogue de littérature est en préparation, on est prié d'en faire aussi la demande.

AUX FAMILLES

Nous appelons l'attention particulière des familles sur la REDUCTION SPECIALE dans les

ETOFFES A ROBES

— ET LES —

LAINAGES

Que fait en ce moment la maison Perreault. Le public ne devrait pas manquer de visiter cet établissement avant de faire ses achats, car les avantages qu'on y offre sont vraiment extraordinaires, et cette réduction de prix est faite en vue de diminuer son stock.

L. M. PERREAULT  
225, RUE ST-LAURENT

Réduction générale sur toutes nos Marchandises

Tous nos Tweeds, Draps, Etouffes à Robes, Tapis, Prélarts, etc., etc. vendus à sacrifices pour la dissolution au mois de janvier

—AU—

SYNDICAT CANADIEN,

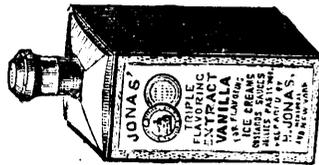
DUPUIS, DUPUIS & CIE,

Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

24528

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

ETABLIE EN 1870



Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS.  
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.  
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.  
Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.  
Huile de Foie de Morue, etc.,

HENRI JONAS & CIE.,  
10 - RUE DE BRESOLES - 10  
MONTREAL

(BATISSES DES SOEURS)

MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT-LAURENT - 18

MONTREAL

\$100 DE RECOMPENSE

Aux personnes qui souffrent de la Dyspepsie et de toutes les incommodités de cette terrible maladie, nous invitons ces personnes souffrantes à essayer notre célèbre Eau Saint-Léon. Nous sommes sûrs de leur procurer un prompt soulagement. Cette Eau merveilleuse est en vente dans les principales épiceries et pharmacies. En gros et en détail par E. MASSICOTTE & FRERE, seuls agents pour la compagnie, 217, rue Sanguinet, Montréal, Téléphone No 810 A.

A l'Enseigne du Gros Canal

A. BYARELLE,

41, Cote St-Lambert, Montréal

TOUTES SORTES DE

CHAUSSURES

Pour hommes, femmes et enfants, faites sur commande et réparées avec soin et promptitude.

CREMERIE

M. Giard a l'honneur de solliciter le patronage du public, pour son commerce, et rappelle à ses nombreux clients de sa crèmerie de Saint-Antoine de Richelieu qu'il est encore prêt à recevoir toute commande qu'on voudra bien lui confier.

Beurre des crèmeries et des cultivateurs, fromage à la crème, œufs frais, reçus tous les jours, pois et fèves.

J. A. GIARD,

36, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL.

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires.

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,  
SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES.

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

FUMEZ LE CIGARE

DOCTOR

R. COURTEAU & CIE.,

210 - RUE CRAIG - 210

MONTREAL

Nous attirons spécialement l'attention du public sur la

PHARMACIE EDMOND LEONARD,

et nous avons que nous ne saurions trop la recommander, surtout aux familles dont les besoins multiples nécessitent des prix bas. Cette pharmacie possède un assortiment des plus variés d'objets pharmaceutiques, et ses articles de toilette, tels que brosses, peignes, savons, parfums, poudre et eau dentifrices, etc., sont à la portée de toutes les bourses. Une visite d'ailleurs au

No 1615, RUE NOTRE-DAME,

convaincra l'acheteur des avantages qu'on y trouve.

GRANDE VENTE

DE LA

Balance de nos Marchandises des Pères

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRERES

111, RUE ST-LAURENT

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
144, rue St-Laurent.

LABBÉE & CIE,

MARCHANDS DE

Ferronneries,  
Peintures,  
Huiles, Vernis, Vaiselles, Verreries.

USTENSILES DE CUISINE, ETC,

—AU—

No 587, RUE SAINTE-CATHERINE,  
MONTREAL

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane,  
de sa dernière importation, pour  
fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu  
pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

HENRY SCHMITH.

168, RUE SAINT-DENIS

Confection de CHEMISES par un  
tailleur pratique

Chemises de tous genres à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie.  
Conditions molles.

Chester's Cure !

Pour la Toux  
L'Asthme Rhumes  
Bronchites Catarrhe  
Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,  
461, rue LaGauchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00  
petite boîte..... 50

LA SEULE PLACE

Où tout le monde veut aller maintenant, c'est chez

M. A. RACICOT

NO 220, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

Etant toujours sûr de pouvoir acheter à de ses Remèdes Sauvages Patentés, lesquels guérissent, sans craindre aucun danger, toutes les maladies indistinctement, tels que : Dyspepsie, Bronchites, Maladies du Foie, Jaunisse, Constipation, Mal de tête, Névralgie, Diarrhée, Choleras de toutes sortes guéris en moins de trois heures ; Rhumatismes, Plaies, Ulcères, Mal de matrice (beau-mal), Maladies secrètes, Boutons, Démangeaisons, Riffe, etc. Dites-le à tous vos parents, voisins et amis et tous seront satisfaits.

N. B.—Vous trouverez également les remèdes de M. A. Racicot à Sorel, chez madame Jos. St. Jacques, fils, ou chez M. George St. Jacques, 30, rue Cascades, St. Hyacinthe P. Q., dans le bloc des Dilles Larivière.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 26 février 1887

JEAN-JEUDI

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

**V**OUS avez votre lanterne ? demanda cette voix.

—Toujours, quand il s'agit de travailler la nuit...

—Eh bien ! ouvrez-là et éclairez-nous.

La lumière se fit aussitôt.

Berthe, se ménageant une petite ouverture entre les vêtements, vit alors les deux hommes, dont l'un lui tournait le dos, tandis que l'autre jetait autour de lui un coup d'œil investigateur.

Ce dernier était le duc Georges de la Tour-Vaudieu.

La jeune fille l'examina avec attention et trouva que son visage empreint d'une réelle distinction s'accordait mal avec les vêtements communs qu'il portait.

De nouveau elle se posa l'énigme indéchiffrable : *Quels peuvent être ces hommes ?...*

—Allons ! reprit le sénateur, au secrétaire !...

Berthe entendit ces mots.

—Au secrétaire ! balbutia-t-elle. Ces gens sont des voleurs, ou bien ils veulent s'emparer de la lettre que je venais chercher...

Elle s'interrompit pour laisser retomber sur elle le rideau de lustrine, et retint sa respiration.

Théfer ouvrait la porte vitrée du cabinet.

—Ce n'est pas là, dit-il en la refermant, voyons de l'autre côté...

Le policier se dirigea vers la chambre à coucher et tourna le bouton de la seconde porte.

La jeune fille, sûre désormais de n'être point découverte, vint se mettre en observation derrière le vitrage du cabinet noir.

De sa place elle pouvait suivre les mouvements du sénateur et de l'agent de sûreté.

Elle voyait le secrétaire adossé au mur en face d'elle et ne perdait aucune des paroles échangées entre les deux hommes.

—Voilà le meuble... fit le policier, tout doit être là-dedans...

—J'en doute, murmura Georges.

—Pourquoi ?

—Parce que la clef est sur la serrure... Donc René Moulin n'enfermait là rien de précieux...

—Bah ! une distraction !... On oublie bien dans un fiacre des paquets de billets de banque ! Ça se voit tous les jours... Du reste nous saurons vite à quoi nous en tenir...

Le sénateur avait baissé déjà l'abatant du secrétaire.

Berthe vit briller une pille d'or sur une tablette inférieure et pensa :

—C'est à l'argent qu'ils en veulent... Ce sont des voleurs... S'ils s'apercevaient de ma présence je serais perdue... ils me tueraient sans miséricorde...

Elle aurait pu fuir en ce moment, mais la curiosité, plus forte que la terreur, la clouait sur sa place et ses yeux ne pouvaient se détacher des

deux misérables. A sa grande surprise ils n'eurent pas même l'air de remarquer cet or que leurs mains effleuraient.

Le duc, ouvrant successivement les tiroirs, examinait leur contenu.

Il avait visité ceux de gauche sans résultat. Le tour de ceux de droite arriva.

Dès le premier regard jeté dans le tiroir du haut Georges tressaillit, et l'expression d'une immense joie se peignit sur sa figure.

Il venait de découvrir l'enveloppe carrée de papier bleuâtre portant cet unique mot :

JUSTICE !!

Et ce mot, gravé sur la tombe du cimetière Montparnasse, lui prouvait jusqu'à l'évidence qu'il tenait enfin l'objet de ses recherches.

LXXII

—Ce doit être cela ! murmura Georges de la

de ces quelques mots : *Place de la Concorde, — Pont Tournant, — Pont de Neuilly, — Nuit du 24 septembre 1837.*

— Je n'aurai pas besoin, n'est-ce pas, d'évoquer de tels souvenirs, et la Claudia qui fut votre complice, sera reçue par vous comme une vieille amie..."

— Elle ! Claudia ! dit presque tout haut le sénateur avec une sorte d'effarement quand il eut achevé sa lecture. Elle, à Paris, menaçant d'évoquer contre moi les secrets du passé !... Et cet homme possédait ce papier dont il connaissait, ou du moins dont il devinait la valeur ! Sans le hasard qui m'est venu en aide, j'étais compromis !... j'étais perdu !

Georges se tournant vers l'inspecteur de la sûreté, ajouta :

— Vous venez d'acquérir des droits imprescriptibles à ma reconnaissance !... je n'oublierai jamais le service que vous me rendez ce soir !...

— Je bénis mon étoile qui me permet d'être utile à mon protecteur... répondit l'agent ; je prendrai la liberté de lui faire observer très humblement que le temps nous presse, et je lui rappellerai la note qui, trouvée demain dans la chambre de notre homme, le fera condamner infailliblement.

— Voici cette note... dit M. de la Tour-Vaudieu en tirant de son portefeuille un papier plié en quatre, et en le glissant dans l'enveloppe déchirée portant le mot : *JUSTICE*, qui remit ensuite à la place où il l'avait prise.

Berthe n'avait perdu aucun détail de cette étrange scène.

En voyant Georges s'emparer de l'enveloppe scellée de rouge qu'elle-même venait chercher, elle eut peine à contenir le cri de terreur et de colère qui montait à ses lèvres.

Une écrasante émotion la dominait... ses mains tremblaient, sa gorge était sèche et brûlante.

— C'est un vol odieux, pensait-elle, et la substitution de papier opérée par cet homme cache une monstrueuse infamie !

— N'est il pas imprudent de garder ceci ? demanda Théfer en désignant le brouillon de lettre.

— Sans doute... Aussi vais-je le détruire.

Le duc ouvrit la petite lanterne et approcha un angle du papier qui se mit à flamber.

Berthe, en voyant s'anéantir un document dont la mystérieuse importance prenait à ses yeux des proportions

quasi fantastiques, fut au moment de perdre connaissance.

Un spectacle bizarre, inouï, incompréhensible, s'offrit soudainement à ses yeux et lui rendit la force de lutter contre la défaillance qui l'envahissait.

Le vent gémissait au dehors d'une façon lugubre. Le tonnerre grondait, faisait vibrer la maison de la basse au sommet.

La porte du logement de René Moulin, poussée seulement et mal fermée, s'ouvrit tout à coup. Une femme vêtue d'un long peignoir blanc, ses cheveux blonds inondaient ses épaules, le visage livide, les yeux hagards, parut sur le seuil, traversait la petite pièce non meublée et entra brusquement dans la chambre où se trouvait les deux misérables.

A la vue de cette apparition Georges de la Tour-



La folle répétait avec un délire toujours grandissant : " C'est l'homme de Brunoy !... l'assassin !... l'assassin !... " — Page 68 col. 1

Tour-Vaudieu d'une voix émue, en brisant le cachet qui fermait l'enveloppe.

Il en retira vivement un papier tout froissé, et s'approchant de la lanterne que Théfer avait placée sur un meuble et lut :

" Mon cher Georges,

" Vous allez être très surpris sans doute et peut-être médiocrement enchanté d'apprendre, après vingt ans, que je ne suis pas morte, malgré votre abandon..."

" J'arriverai prochainement à Paris et je compte vous y voir..."

" Avez-vous oublié le pacte qui nous lie ?

" Je n'en crois rien, mais tout est possible... Si vous aviez par hasard la mémoire infidèle, il me suffirait, pour remettre le passé sous vos yeux,

Vaudieu poussa un cri d'épouvante. En même temps la flamme qu'il ne surveillait plus, montant jusqu'à ses doigts mordit sa chair.

Une préoccupation nouvelle et toute-puissante, s'emparant de son esprit, lui faisait oublier sa préoccupation précédente.

Il lâcha le papier à demi consumé qui s'éteignit en touchant le plancher.

Théfer, stupéfait, offrait la physionomie inquiète d'un homme qui ne comprend pas ce qu'il voit.

—D'où diable sort cette femme ? se demandait-il. C'est étonnant comme elle ressemble à une folle !

C'était bien une folle en effet !... C'était Esther Derieux, veuve de Sigismond, pair de France et duc de la Tour-Vaudieu !

—L'homme de Brunoy !... cria-t-elle en se dirigeant vers Georges.

Ce dernier, livide d'effroi, recula, prit Théfer par le bras et balbutia en l'entraînant :

—Venez... venez vite !... C'est elle ! je la reconnais... Nous n'avons plus rien à faire ici... Venez !...

La folle répétait, avec un délire toujours grandissant :

—C'est l'homme de Brunoy !... l'assassin !... l'assassin !...

L'agent de police et le sénateur avaient gagné la porte et disparaissaient dans l'escalier, oubliant sur un meuble la lanterne sourde.

Esther demeura immobile et comme changée en statue pendant une ou deux secondes puis, se baissant tout à coup, elle ramassa le morceau de papier entamé par le feu et regarda les étincelles capricieuses qui couraient sur la cendre noire.

Quand la dernière se fut éteinte, la folle roula machinalement entre ses doigts le lambeau déchiqueté et le glissa dans sa poitrine comme un enfant qui cache un jouet favori.

Ceci fait, elle se mit à chanter d'une voix très basse et presque indistincte :

Amis, la matinée est belle,  
Sur le rivage assemblons-nous....

Puis elle sortit de la chambre avec lenteur.

Berthe était à la fois brûlée de fièvre et glacée d'épouvante. Son corps frémissait... Une sorte de vertige troublait sa pensée.

Comme les héroïnes du boulevard du Temple au beau temps du mélodrame, elle se demandait : —Suis-je bien éveillée ?... Ce que j'ai cru voir est-il réel ? Mon cerveau troublé n'est-il pas le jouet d'un cauchemar ?

La physionomie de la jeune fille exprimait autant d'égarement que celle de la folle. Sa pâleur et son immobilité lui donnaient l'apparence d'une statue.

Un silence effrayant succédait au drame sombre, mystérieux, incompréhensible, qui venait de se jouer en sa présence.

Ce silence et la certitude de son isolement la rappellèrent à elle-même.

—Mon Dieu ! balbutia-t-elle avec une poignante douleur, pourquoi suis-je une pauvre enfant, faible, timide, impuissante ?... Ces hommes ont devant moi volé René Moulin, et je n'ai pu les empêcher d'accomplir ce crime !...

—Oh ! ma mère, ma mère, quel coup terrible tu vas recevoir quand tu sauras que je viens d'échouer si tristement !...

Berthe sortit du cabinet vitré, gagna la porte de la chambre, et s'approcha du secrétaire à son tour. Il était toujours ouvert.

—Au moins, poursuivit la jeune fille, si je n'ai pu sauver le précieux papier que je venais chercher ici, je sauverai la petite fortune de René Moulin, et j'écraserai dans l'œuf l'accusation menteuse sous laquelle on veut l'accabler.

Elle fouilla les tiroirs, elle prit l'or, les titres de rente, et enfin l'enveloppe dont le cachet avait été brisé et le contenu supprimé.

Elle allait éteindre la bougie de la petite lanterne, mais au moment de souffler sur la flamme elle se ravisa.

Peut-être les deux hommes épiaient-ils du dehors, et la lumière disparaissant tout à coup leur semblerait suspecte... Mieux valait s'abstenir.

Elle sortit de la chambre, se dirigea vers la porte du logement qu'Esther avait laissée ouverte en se retirant, la referma à double tour, prit la clef et descendit l'escalier.

Tout était profondément calme dans la maison.

Le gaz brûlait encore sous la voûte, d'une façon de plus en plus parcimonieuse, il est vrai, en attendant le retour de Mme Amadis.

Seulement, à dix heures précises, le mari de la concierge avait fermé la porte cochère.

Berthe s'arrêta sur l'avant-dernière marche de l'escalier, afin de laisser aux battements impétueux de son cœur le temps de s'abaisser, puis elle demanda le cordon d'une voix ferme.

La porte s'ouvrit aussitôt.

La jeune fille s'élança dehors.

L'orage diminuait d'intensité... Les grondements du tonnerre s'éloignaient. Les éclairs devenaient blafards, mais la pluie tombait toujours.

Berthe jeta autour d'elle un regard inquiet.

La place Royale lui parut absolument déserte.

Sous les feux tremblants du gaz se dessinait seule la silhouette du fiacre qui l'avait amenée, et qui l'attendait depuis plus d'une heure.

Elle se dirigea du côté de la voiture.

Pierre Lorient allait et venait sous les arcades, en face de son fiacre ruisselant et de ses chevaux mélancoliques qui baissaient la tête sous l'averse.

Le digne cocher grommelait d'un air assez maussade.

—Saperlipopette, ma petite dame, s'écria-t-il en voyant sa cliente, je commençais à croire que j'étais jobardé et que vous ne reviendriez plus... C'est une pendule un peu drôlement réglée, savez-vous, que celle de l'endroit d'où vous venez ! Vos vingt minutes ont fait des petits ! Faut croire que vous ne trouviez pas le temps long ! Moi je me faisais du mauvais sang à voir Trompette et Rigolette, trempées comme des soupes, les pauvres bêtes. Ça n'est pas raisonnable d'oublier l'heure par un temps pareil !...

—J'ai été retenue plus que je ne croyais... balbutia Berthe, mais soyez sûr que vous ne perdrez rien.

## LXXIII

—Oh ! répliqua Pierre Lorient, ce que j'en dis, ce n'est pas pour moi, c'est rapport à mes bidets qui pourraient attraper du mal ! Heureusement que la pluie est chaude... Allons, montez, ma petite dame... Nous tâcherons de rattraper le temps perdu... Où allons-nous, sans vous commander ?

—Rue Notre-Dame-des-Champs...

—C'est presque mon quartier... Ça me va tout à fait... Trompette et Rigolette auront double ration d'avoine... On les frictionnera solidement avec une bonne flanelle de paille, et demain matin elles seront fraîches toutes les deux comme des boutons de rose... Le numéro, s'il vous plaît ?

—Je vous arrêterai où il faudra

—Suffit...

Tout en parlant, Pierre Lorient tordait les courtes vertures ruisselantes, les mettait dans le coffre de la voiture, s'installait sur son siège, prenait les guides, et en route !

Le duc Georges de la Tour-Vaudieu et l'agent de police, en quittant le logement de René Moulin, avaient descendu l'escalier avec la rapidité de gens qui fuient.

En arrivant au rez-de-chaussée, et au moment de s'engager sous la voûte accédant à la porte cochère, ils firent halte et prêtèrent l'oreille.

Ils voulaient savoir si quelque bruit suspect se produisait à l'étage qu'ils venaient de quitter.

Le silence absolu qui régnait dans la maison les rassura. Ils se glissèrent au dehors par la porte entre-bâillée qu'ils refermèrent derrière eux.

—Venez, dit le sénateur à voix basse, j'ai hâte d'être loin de cette maison...

Et il se mit à marcher dans la direction de la rue Saint-Antoine avec une telle vitesse que le policier, quoique beaucoup plus jeune que lui, avait peine à le suivre.

Les deux hommes atteignirent en fort peu de temps la rue du Pont-Louis Philippe et montèrent chez l'agent de la sûreté, où M. de la Tour-Vaudieu échangea son costume trempé d'eau contre ses vêtements habituels.

Il était sombre et gardait le silence.

Théfer, tout en changeant aussi de costume, l'examinait à la dérobée.

—Monsieur le duc me permet-il de lui adresser une question ? demanda-t-il.

—Sans doute...

—C'est au sujet de cette femme... de cette folle...

Le sénateur tressaillit.

—Eh bien ? murmura-t-il.

—Monsieur le duc la connaît donc ?

—Je la connais, répondit Georges. Ainsi que vous le dites elle est folle, et son apparition, je l'avoue, m'a quelque peu ému... Je la croyais morte depuis longtemps...

—J'ai dû suivre monsieur le duc dont le trouble ne m'échappait pas, reprit Théfer, mais notre départ précipité était certainement une faute...

—En quoi ?

—Nous aurions dû refermer la porte, après avoir fait sortir cette femme du logement...

—C'est vrai...

—Je crains qu'elle n'ait reconnu monsieur le duc...

—C'est impossible, puisqu'elle est folle... répliqua Georges impétueusement. N'avez-vous pas entendu d'ailleurs qu'elle m'appelait assassin ?... ajouta-t-il. Ceci vous prouve jusqu'à l'évidence qu'elle parlait dans un accès de délire...

Théfer garda le silence.

—Que peut être devenue cette malheureuse après notre départ ? reprit le sénateur.

Il est possible qu'elle se soit installée dans le logis de René Moulin.

—Ceci nous importe peu et nous saurons bientôt à quoi nous en tenir, puisque demain vous devez assister à la perquisition officielle.

—Oui, monsieur le duc.

—Vous me tiendrez au courant...

—En quittant la place Royale je me rendrai sans perdre une minute à l'hôtel de monsieur le duc.

—Quand à présent, ne songeons plus à cette folle... Dans le brouillon de la lettre que j'ai brûlé la-bas, j'ai lu que la personne dont je vous ai parlé plus d'une fois, Clodia Varni, comptait se rendre d'un jour à l'autre à Paris... Je tiens beaucoup à être prévenu le plus tôt possible de son arrivée...

—Je vais faire exercer une surveillance immédiate sur tous les grands hôtels où descendent les étrangers riches et les voyageurs de distinction... Cette dame, n'ayant pas d'installation à Paris, passera forcément quelques jours dans un de ces hôtels.

—Faites...

—Quand à la rue Notre-Dame-des-Champs ? demanda l'agent.

—Inutile de s'en occuper d'avantage.

—Ce soir même je lèverai la consigne de mes hommes...

—Théfer ?

—Monsieur le duc ?

—Je suis content de votre zèle... Vous venez de me rendre un signalé service... Acceptez ceci... et ce n'est qu'un acompte...

Georges de la Tour-Vaudieu mit dans la main de l'inspecteur un petit portefeuille qui contenait cinq billets de mille francs chacun.

Théfer glissa le portefeuille dans sa poche sans l'ouvrir, et se répandit en protestations de gratitude.

—Maintenant, reprit le sénateur, je me sens très fatigué... Veuillez vous procurer une voiture, et vous me déposerez rue Saint-Dominique en allant rue Notre-Dame-des-Champs...

—Que monsieur le duc s'arme de patience... Par le temps qu'il fait les fiacres libres sont rares sur le pavé de Paris...

—Faites pour le mieux... J'attendrai.

Tandis que ces paroles s'échangeaient entre les deux misérables, Pierre Lorient, désireux de rentrer au gîte le plus tôt possible, menait bon train son attelage.

Trompette et Rigolette marchaient comme des chevaux anglais.

À l'entrée de la rue Notre-Dame des Champs, à peu près en face du numéro 15, Berthe frappa contre la vitre de devant de la voiture.

Pierre Lorient arrêta aussitôt ses juments.

La jeune fille descendit.

—Tenez, monsieur... dit-elle en donnant de l'argent au brave cocher, et merci.

L'oncle du docteur Étienne souleva son chapeau de cuir bouilli.

—C'est moi qui vous remercie, ma petite dame, répliqua-t-il. Un pourboir de trois francs, c'est bigrement gentil !...

Berthe ne l'écoutait pas.

Elle avait pris sa course vers la maison qu'habitait sa mère, et par l'entrebaillement de la porte se glissait dans l'allée et gagnait l'escalier.

Mme Leroyer attendait sa fille avec une indicible angoisse.

L'absence de Berthe se prolongeant au delà de toute prévision, la pauvre mère cherchait des motifs pour expliquer ce retard...

Elle n'en trouvait pas et, à mesure que le temps passait, les conjectures les plus noires assiégeaient son esprit troublé.

Elle se figurait Berthe victime d'un accident ou tombée dans quelque piège tendu par la police qui surveillait sans doute la maison de René Moulin.

Des agents avaient peut être arrêté brutalement la jeune fille dès son premier pas dans le logis du prisonnier...

Cela semblait possible et même vraisemblable, aussi Mme Leroyer, désespérée, se reprochait amèrement d'avoir sacrifié Berthe à son désir aveugle de réhabiliter la mémoire du martyr.

L'ouragan qui faisait rage au dehors redoublait son épouvante.

Elle se traînait de son fauteuil à la fenêtre qu'elle ouvrait, et se penchait vers la rue déserte où la pluie tombant sans relâche changeait les ruisseaux en torrents.

L'attente toujours déçue lui donnait une fièvre ardente. Son pauvre cœur malade battait à se briser dans sa poitrine trop étroite. Les suffocations se succédaient.

A plusieurs reprises il lui sembla qu'elle allait mourir sans avoir revu son enfant.

— Mon Dieu ! balbutiait-elle en joignant ses mains suppliantes, mon Dieu ! laissez-moi vivre jusqu'à son retour... permettez-moi de l'embrasser encore...

L'angoisse morale atteignant son paroxysme, jointe à la douleur physique qui grandissait de minute en minute, amena une crise inévitable.

— Allons, c'est fini... se dit Angèle, Dieu m'a condamnée... Berthe, en rentrant, ne me trouvera plus vivante...

Et elle perdit connaissance.

Quand elle revint à elle, après un évanouissement assez long, elle était toujours seule.

Son premier regard fut pour la pendule.

Les aiguilles indiquaient onze heures.

— Espérer plus longtemps serait folie... pensa la mourante. Il est arrivé malheur à Berthe...

Soudain, par la croisée ouverte, arriva distinctement le bruit d'une voiture marchant grand train. Un peu avant d'atteindre le numéro 19, cette voiture fit halte.

Mme Leroyer trouva la force de quitter son siège et d'arriver jusqu'à la fenêtre.

Elle aperçut les lanternes rouges d'un fiacre immobile, mais la distance et les ténèbres ne lui permettaient pas de voir qui descendait de ce fiacre.

Le cocher tourna bride.

Angèle ferma la fenêtre et vint se mettre aux aguets près de la porte.

Deux minutes s'écoulèrent, puis un pas rapide et léger se fit entendre dans l'escalier.

La veuve de Paul Leroyer ne respirait plus. Le pas léger, le pas féminin, s'arrêta sur le carré.

La porte s'ouvrit brusquement et Berthe, pâle comme un spectre, son châle traînant derrière elle, entra ou plutôt se précipita dans la chambre.

Angèle poussa un cri étouffé et tendit les bras à sa fille, qui se laissa tomber sur sa poitrine en sanglotant.

— Berthe, ma chérie, ma mignonne, balbutia Mme Leroyer, pourquoi ces larmes, pourquoi cette pâleur?... As-tu couru quelque grand péril?... Que s'est-il passé?... Parle vite...

L'enfant étouffait.

Elle voulut répondre; elle remua les lèvres, mais elle ne put articuler un seul mot.

## LXXIV

— Mon enfant bien-aimé, reprit Angèle, parle-moi... Je t'en prie... réponds-moi... ton silence me fait peur... Encore une fois, que s'est-il passé ?

Berthe tenta un nouvel effort, mais pour la seconde fois sa voix trahit sa volonté; ses lèvres restèrent muettes.

— Mme Leroyer, dont l'effroi grandissait de seconde en seconde, demanda :

— Enfin, tu viens de la place Koyal ?

La jeune fille fit un signe affirmatif.

— Tu es entrée dans le logement de René Moulin ? poursuivit Angèle.

— Oui... répondit Berthe d'une voix faible comme un souffle.

— Tu as trouvé le secrétaire ?

— Oui.

— Et cette enveloppe que tu allais chercher ?...

— Je ne l'ai pas...

Mme Leroyer se sentit défaillir.

— Tu ne l'as pas ? répéta-t-elle.

— Elle n'existe plus...

— Qu'est-elle devenue ?

— Elle est brûlée...

— Qui te l'a dit ?

— J'ai vu...

La veuve du supplicié se tordait les mains; ses sanglots éclatèrent.

— Elle n'existe plus ! balbutia-t-elle avec désespoir. Oh ! mon Dieu ! c'est le dernier coup !

Berthe était arrivée rue Notre-Dame des Champs anéantie, brisée, par le drame dont elle avait été l'invisible témoin à la place Royale.

L'effrayante douleur de sa mère produisit chez elle une réaction soudaine.

En face de la défaillance de Mme Leroyer elle se sentit ranimée et se leva vivement afin de soutenir la pauvre femme que l'émotion étouffait.

— Mère chérie, dit-elle en enveloppant Angèle de ses bras, au nom du ciel ne te laisse pas abattre ainsi... sois courageuse et forte, je te le demande à genoux !

— Je tâcherai... fit la mourante, mais je veux tout savoir... Que s'est-il passé place Royale ?...

— Des choses effrayantes...

— Je dois les connaître... Ne me cache rien...

— Écoute donc...

Et Berthe, d'une voix tremblante, raconta dans leurs moindres détails les faits que nous connaissons et dont le logement de René Moulin avait été le théâtre.

Mme Leroyer l'écoutait en frémissant.

Toute son attention, toute son âme, étaient suspendues aux lèvres de sa fille.

Quand l'étrange récit fut achevé, elle demanda :

— Et cette femme... cette folle... est partie emportant les débris du papier consumé ?

— Oui, mère...

— Et tu n'as pas tenté de lui reprendre ce papier ou du moins de la suivre ?

Berthe secoua la tête.

— L'effroi me paralysait... répondit-elle.

Les deux hommes se sont-ils emparés de l'or et des titres de René Moulin ?

— Ce n'étaient point des bandits ordinaires... Il ne se sont même pas occupés de ces valeurs et de cet argent... J'ai pris tout, et j'ai pris aussi le papier glissé par un des misérables dans l'enveloppe ouverte par lui... ce papier qui, disaient-ils, devait faire condamner à coup sûr le protégé de mon père...

En disant ce qui précède la jeune fille vidait ses poches, et déposait pêle-mêle sur la table les pièces d'or et d'argent, les quelques billets de banque et les titres de rente.

Ensuite elle tira de sa poitrine l'enveloppe de papier bleu anglais portant pour suscription le mot JUSTICE, et que la main de Georges de la Tour-Vaudieu avait effrontément violée.

Elle le tendit à sa mère en lui disant :

— Le papier est là...

Mme Leroyer arracha de l'enveloppe un carré de velin portant dans l'angle gauche une torche et un poignard imprimés à l'encre rouge.

Au-dessous se lisaient ces lignes, d'une écriture contrefaite :

« Voir un à un les chefs de section.

Leur annoncer la prochaine arrivée à Paris du libérateur.

Les mesures sont si bien prises que rien ne pourra conjurer la perte du tyran.

La première tentative aura lieu un jour d'Opéra.

Les sections seront averties la veille, et devront se tenir prêtes à l'action.

Le mot d'ordre est : ROME ET LONDRES. »

— Ah ! les infâmes ! dit Angèle lorsqu'elle eut

fini sa lecture, ils perdaient René Moulin ! Cette note trouvée dans ses papiers, faisait de lui pour tout le monde le complice des conspirateurs !... Quels étaient ces hommes, ces implacables ennemis de notre ami ?

— Je l'ignore, répliqua Berthe, un seul nom a été prononcé, celui-ci : *Leduc*... mais le visage des misérables est gravé dans ma mémoire... Si je les rencontre jamais, fût-ce dans dix ans, fût-ce dans vingt ans, je les reconnaitrai...

— A quelle classe semblaient-ils appartenir

L'un avait l'air d'un bourgeois aisé... l'autre, celui qu'on appelait *Leduc*, portait un costume d'ouvrier... C'était peut être un déguisement... C'est ce dernier qui a lu la lettre, et ensuite il a dit à peu près ceci : *Cette femme, à Paris, menaçant d'évoquer le passé contre moi ! Et cet homme possédant ce papier dont il connaissait la valeur ! Sans le hasard j'étais perdu !...*

— Il a dit cela ! s'écria la veuve avec une expression étrange.

— Oui, mère... Si ce ne sont les paroles mêmes, c'est du moins le sens exacte... Je l'affirme...

— Ah ! poursuivit Mme Leroyer, René avait raison !... Il ne s'illusionnait pas sur l'importance de cette lettre... Il savait qu'en nous la donnant il nous donnait le plus précieux des biens ! Cette lettre me rattachait à la vie en m'apportant l'espérance... Cette lettre changeait ton avenir... et maintenant plus rien !... tout est anéanti !... Ah ! nous sommes condamnées !... nous sommes maudites !...

— Mère, pourquoi désespérer ainsi ?... Pourquoi douter de la bonté de Dieu ?... M. René Moulin devait savoir par cœur le contenu de ce précieux papier... Il te le dira quand il sera libre.

— Avant qu'il ne soit libre je serai morte !... murmura douloureusement Angèle.

— Tais-toi, mère !... dit Berthe vivement, ne répète pas cela ! Veux-tu donc m'enlever le courage dont j'ai tant besoin ? Pourquoi d'ailleurs ce découragement ? Tu sais bien que je t'aime de toute mon âme, et tu sais bien aussi que je ne suis pas seule à t'aimer. Nous sommes trois... René Moulin d'abord... puis un autre...

— Un autre ? répéta la veuve.

— Oui, notre ami, qui n'a pu sauver mon pauvre frère mais qui te guérira, toi, il me l'a juré.

— Le docteur Étienne ?

— Oui.

— Tu as raison, il nous est dévoué... c'est un brave cœur

— Qui nous aime toutes les deux comme s'il était ton fils et qui songe, j'en suis sûr, à t'appeler sa mère...

— Sa mère, moi ! dit Angèle en tressaillant.

— Oui... répondit l'enfant qui rougit jusqu'à la racine des cheveux. Mais pourquoi sembles-tu surprise et troublée ?... Le docteur ne serait-il pas pour toi le meilleur des fils ? Avec lui nous serions heureuses...

Mme Leroyer passa les deux mains sur son front, comme si elle voulait en écarter une pensée funeste.

— Ah ! balbutia-t-elle, j'ai peur de comprendre...

— Mère, que comprends-tu donc ?

— Étienne Lorient t'a-t-il dit qu'il t'aimait ?

— Peut-être ne me l'a-t-il pas dit tout à fait, mais il me l'a laissé deviner.

— Et toi, tu l'aimes ? demanda douloureusement Angèle.

Berthe ne répondit que par son silence. Elle baissa les yeux et sa rougeur augmenta notablement.

— Tu l'aimes ? répéta la malade.

— Eh bien ! oui, mère, je l'aime, et de toute mon âme. depuis que je l'ai vu si bon, si tendre, si dévoué, pour Abel et pour nous...

Oh ! malheureuse ! malheureuse enfant ! fit Angèle d'une voix brisée en élevant ses mains tremblantes au dessus de sa tête. Je n'avais pas encore assez souffert ! Il me manquait ce dernier coup !...

Berthe, connaissant la sympathie de Mme Leroyer pour le jeune médecin, fut atterrée des paroles qu'elle venait d'entendre.

— Mère, je te comprends mal, n'est-ce pas ? demanda-t-elle. Comment l'affection que m'inspire Étienne Lorient pourrait elle être un malheur pour moi, et pour toi un chagrin ?... Ne serions-nous

donc pas heureuses si j'étais la femme de cet honnête homme, de ce cœur d'or?...

—Décevante illusion!... murmura la malade.

—Rêve impossible qu'il faut chasser!...

—Pourquoi? Mère, explique-toi!... tu me fais mourir!...

—Hélas! je ne puis rien t'expliquer, mon enfant!... Sache seulement que le bonheur auquel tu aspirés n'est pas fait pour toi!... Pauvre chère mignonnette adorée, pauvre innocente victime, ta vie est vouée à la souffrance!... Un seul homme pouvait changer ta destinée... il est prisonnier... Il sera condamné peut-être... Une seule chose pouvait modifier ton avenir... la lettre que René Moulin cachait dans son logis de la place Royale... Cette lettre est anéantie!! Tout est contre nous, tu le vois bien!! Autour de nous tout s'écroule! Courbe la tête, mon enfant... résigne-toi! Porte à tes lèvres le calice que tu videras jusqu'à la lie!... Impose silence à ton cœur!... Étouffe les voix de ta jeunesse!... Ne songe plus au docteur Etienne dont tu ne peux être la femme!...

Angèle parlait rapidement avec une sorte de délire.

Les coups successifs qui venaient de la frapper en si peu de temps déterminaient chez elle une surexcitation terrible.

Berthe, que la stupeur et l'effroi paralysaient, cherchait vainement le sens de ces paroles pleines d'inquiétants mystères...

## LXXV

Mme Leroyer se tut.

Berthe répéta, en appuyant ses deux mains sur son cœur qu'une douloureuse angoisse oppressait :

—Je ne puis être la femme du docteur Etienne? Pourquoi? Oh! ma mère chérie, tu ne peux affirmer une semblable chose sans m'en expliquer la raison... Ce serait trop cruel...

—Ne m'interroge pas, je t'en supplie!... interromp la mourante, je ne pourrais répondre...

—Tu ne peux m'apprendre quel fatal secret plane autour de moi et empêcherait un honnête homme de me donner son nom?...

—C'est impossible...

—Quoi!... s'écria la jeune fille dont la tête s'égarait. Je suis indigne d'Etienne, et je n'ai pas le droit de connaître la cause de cette indignité?...

Mais c'est monstrueux, cela!... Qu'ai-je donc fait? Éperdue, Mme Leroyer voulut interrompre Berthe, mais celle-ci, la tête haute, le visage empourpré, l'œil brillant, continua d'une voix haletante :

—Encore une fois, qu'ai-je fait? Je veux le savoir, entends-tu! Est-ce qu'il y a sur ma vie une tache inconnue?... Est-ce que l'ombre d'un soupçon a jamais effleuré mon honneur de jeune fille? N'ai-je pas été une enfant soumise?... une sœur aimante?... N'ai-je pas porté dignement un nom sans tache, le nom de mon père?

Angèle écoutait, la tête basse, l'âme oppressée. Chaque parole de cette enfant angéliquement pure tombait comme une goutte de plomb fondu sur son cœur déchiré.

Quand elle entendit Berthe parler de son père, il lui devint impossible de se contenir et, perdant toute présence d'esprit, toute prudence, elle laissa tomber de ses lèvres cette phrase qu'une minute plus tard elle aurait voulu racheter au prix de son sang :

—Hélas! pauvre enfant chérie, le nom que tu portes n'est pas le nom de ton père!...

Prise d'un étouffement subit après avoir parlé, Mme Leroyer se laissa tomber sur un siège.

Berthe se jeta à ses genoux et lui saisit les mains.

—Qu'as-tu dit? s'écria-t-elle.

—La vérité.

—Je ne porte pas le nom de mon père?...

Angèle secoua négativement la tête.

—Mère bien-aimée, poursuivit la jeune fille, il est une faute que je ne commettrai jamais, c'est celle de douter de toi... Si obscures, si incompréhensibles que semblent tes paroles, elles cachent certainement une chose honorable pour toi... Mais j'ai le droit et le devoir de te demander une explication, et cette explication je l'attends de ta tendresse et de ta loyauté... Tu en as dit trop long pour te taire. Je veux le mot de l'énigme sombre!

Un hoquet pareil à celui de l'agonie soulevait la poitrine d'Angèle.

La malheureuse femme dégagea ses mains, captives dans celles de Berthe, et les portant à son front brûlant qu'envahissait un ouragan de pensées confuses, elle murmura d'une voix qui sifflait en passant entre ses dents serrées :

—Ah! mon secret m'échappe! Abel... Abel... pardonne-moi!... Je n'en ai plus le droit...

Pendant quelques secondes ses sanglots éclatèrent; des larmes abondantes inondèrent son visage; elle se tordit les mains.

Quand un peu de calme lui fut revenu, elle poursuivit :

—Le voici, le secret terrible... le voici tout entier... Écoute, ma fille, et sois forte... Le nom de Monestier n'était pas celui de ton père... Ce n'est pas dans son lit que ton père est mort...

Berthe ne savait rien et ne devinait rien, mais elle pressentait quelque chose d'effroyable et devint livide.

—Ce n'est pas dans son lit que mon père est mort? répéta-t-elle d'une voix sourde.

—Non...

—Où donc?

—Sur l'échafaud.

La jeune fille poussa un de ces cris qui font frissonner jusque dans la moelle de leurs os ceux qui les entendent.

Elle ne défaillit pas néanmoins mais, les yeux agrandis et les narines palpitantes, elle regarda sa mère avec une expression d'égarement voisine de la folie.

Ses lèvres balbutièrent après un instant :

—Sur l'échafaud!... sur l'échafaud!... quel crime avait-il donc commis?

Angèle se dressa, galvanisée.

—Un crime!... lui!... ton père?... s'écria-t-elle. Lui, le meilleur et le plus noble des hommes!... Ah! tu ne le crois pas!... Il est mort innocent, entends-tu bien, ma fille!...

—Innocent... répéta Berthe, presque sans en avoir conscience.

—Et cependant les juges l'ont condamné, poursuivit Mme Leroyer, on a dressé l'échafaud à la barrière Saint-Jacques... puis, un matin lugubre, devant une foule avide d'émotions hideuses, la tête du martyr est tombée dans le panier sanglant! Affolée par la douleur, voulant le revoir une fois encore, je vous avais conduits là tous les deux, Abel et toi, pour allumer dans votre sang la fièvre de vengeance qui brûlait dans le mien! Dès le lendemain je regrettais cette faute... Tu étais une enfant trop jeune pour comprendre et pour te souvenir... Abel et moi nous nous étions promis de te faire oublier... Nous avions réussi... Aujourd'hui tu sais tout... Prie pour le juste qui fut ton père... Berthe sanglotait.

—Comment s'appelait-il?... demanda-t-elle.

—Paul Leroyer... C'était son nom... c'est le nôtre...

La jeune fille s'agenouilla et, joignant les mains, elle balbutia :

—Oh! mon père!... mon pauvre père!...

—Prie, mon enfant, poursuivit Angèle, prie pour le martyr!...

Après un silence, elle ajouta :

—Et maintenant je vais t'apprendre le secret que je devais emporter dans la tombe et que je n'ai pas su garder!...

Puis la malheureuse femme, la mère de douleur, raconta d'une voix éteinte ce que nos lecteurs savent déjà du procès et de la condamnation de Paul Leroyer, accusé et convaincu d'avoir assassiné son oncle, le médecin de Brunoy, pour le voler.

—Il était innocent, tu le vois bien... dit Angèle en achevant son lamentable récit. Mais la fatalité s'acharnait après lui!... tout semblait l'accuser : l'argent dont il ne pouvait expliquer la possession, ses mains teintes de sang, sa présence sur le lieu du crime, les clameurs d'agonie qui montaient de la Seine... Une vie sans tache, une vie d'honneur et de travail fut une insuffisante égide contre de fausses apparences... Paul Leroyer, mon mari, ton père, condamné par des juges aveugles, mourut sur l'échafaud... Il y avait des coupables cependant... Ton frère et moi nous les avons cherchés sans relâche, et toujours en vain... Abel, au moment de rendre à Dieu son âme si pure, m'a fait jurer de continuer seule la tâche sainte qui devait aboutir à la réhabilitation du nom de ton père...

J'ai eu un moment d'espoir... Un ami inconnu, ou pour mieux dire oublié, m'apportait les indices qu'Abel et moi nous cherchions depuis vingt ans et qu'un hasard providentiel avait placés dans ses mains vengeresses... René Moulin possédait une lettre où l'un des complices de l'assassinat du médecin de Brunoy se trouvait nommé... C'est cette lettre que tu allais chercher à la place Royale...

—Ah! s'écria Berthe, maintenant je comprends tout!

—Par malheur un des assassins connaissait l'existence de la lettre... continua la mourante. Aussi elle est détruite et le misérable trouvera moyen de perdre René demain, comme il a perdu ton père il y a vingt ans!... T'expliqueras-tu maintenant mes angoisses, mon découragement, mon désespoir, quand je vois que tout s'écroule, que tout est perdu sans ressources? Quand, pour réhabiliter le martyr, il ne nous reste plus rien!...

Le front de la jeune fille se plissa, tandis que ses prunelles d'azur prenaient les teintes froides de l'acier.

—Il ne nous reste plus rien! s'écria-t-elle. Que dis-tu là, ma mère? Je les ai vus, moi, ces hommes, et je les connaîtrai partout, je te le répète, je te le jure! Quand à la lettre, tu comprends bien que René la sait par cœur, il ne l'oubliera pas! Au jour prochain où il sera libre, il nous en dira le contenu, il me donnera des armes pour la lutte, car cette tâche secrète que vous vous étiez imposés, toi et mon frère, c'est à moi qu'elle incombe, et je suis prête au combat!

—Berthe, que veux-tu donc? balbutia Mme Leroyer profondément émue.

—Venger mon père!

—Pauvre enfant, que pourras-tu seule?

—Rien peut-être, mais avec René Moulin je pourrai beaucoup... je l'attendrai, et c'est lui qui me guidera...

—Tu as raison, ma fille chérie! l'heure si longtemps espérée sonnera peut-être enfin... Nous irons le demander à Dieu sur la tombe de ton père...

—La tombe de mon père! répéta Berthe. Elle existe donc?

—Oui.

—Où?

—Au cimetière Montparnasse, tout près du tombeau d'Abel.

—Quel nom est gravé sur la pierre?

—Aucun, mais ce seul mot : JUSTICE!

—Comme sur l'enveloppe qui contenait la lettre détruite?

—Oui... et pour le même motif.

—Tu me montreras cette tombe?

—Oui... et si je meurs trop tôt pour t'y conduire, René Moulin me remplacera.

Berthe baisa les mains d'Angèle.

—Mère bien-aimée, murmura-t-elle, je t'en supplie, ne dis pas cela!... Pourquoi parles-tu de mourir?...

—Parce que je suis bien malade... J'ai trop longtemps et trop cruellement souffert... Je n'ai plus la force de vivre...

—Nous te sauverons.

Mme Leroyer secoua mélancoliquement la tête.

## LXXVI

—Je t'ai fait de la peine, ma fille adorée, reprit Mme Leroyer après un silence, pardonne-moi! Je donnerais ma vie sans regret, si en la donnant je pouvais t'éviter un chagrin. Je souffre autant que toi en te voyant souffrir, mais la cruelle nécessité s'impose! Tu dois fermer ton cœur à l'amour tant que tu n'auras pas le droit de marcher la tête haute et de reprendre ton vrai nom. Pour devenir la femme du docteur Etienne, il faudrait, avant tout, lui dire qui nous sommes... lui révéler le terrible secret... Le veux-tu?

—Jamais!! répliqua Berthe. Il pourrait croire que mon père était coupable, et je n'admettrais pas même un doute... mieux vaut qu'il ignore tout...

—Ainsi, tu me pardonnes?

—Je n'ai rien à te pardonner, mère chérie je ne peux que t'aimer...

—Embrasse-moi...

—De tout mon cœur!... de toute mon âme!...

La suite au prochain numéro